

LES GENS DE SMILEY

ISBN 978-2-02-107613-4

John le Carré

LES GENS
DE SMILEY

La trilogie de Karla 3

R O M A N

*Traduit de l'anglais par
Jean Rosenthal*

Éditions du Seuil

La première édition en langue française de cet ouvrage a paru aux éditions Robert Laffont, en 1980.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Smiley's People

ÉDITEUR ORIGINAL

Hodder & Stoughton, Londres

ISBN original : 0-340-55917-9

© original : David Cornwell, 1979

ISBN 978-2-02-107627-1

© Éditions Robert Laffont, 1980, pour la traduction française.

© Éditions du Seuil, janvier 2001, pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour mes fils
Simon, Stephen, Timothy et Nicholas,
avec tendresse.*

Deux événements apparemment sans rapport présidèrent au rappel de Mr George Smiley de la retraite équivoque où il était cantonné. Le premier se situait, dans l'espace, à Paris, et dans le temps durant l'étouffant mois d'août où les Parisiens, par tradition, abandonnent leur cité au soleil brûlant et aux cars bondés de touristes.

Par l'un de ces jours d'août – le quatrième, et à midi précis car l'horloge d'une église sonnait et la cloche d'une usine l'avait tout juste précédée – dans un quartier jadis célèbre pour son importante population d'émigrés russes les plus pauvres, une femme trapue d'une cinquantaine d'années, portant un sac à provisions, émergea des ténèbres d'un vieil entrepôt et, pleine de son énergie et de sa résolution habituelles, s'engagea sur le trottoir en direction de l'arrêt d'autobus. La rue était étroite et grise ; aux fenêtres, les volets étaient fermés ; il y avait deux ou trois petits hôtels de passe et beaucoup de chats. C'était, on ne sait pourquoi, un endroit d'un calme particulier. L'entrepôt, puisqu'il abritait des denrées périssables, était resté ouvert pendant les vacances. La chaleur, empestée par les gaz d'échappement et que ne venait pas purifier la moindre brise, montait vers la femme comme d'une cage d'ascenseur, mais on ne lisait sur ses traits résolument slaves aucune récrimination. Elle n'était ni vêtue ni bâtie pour la fatigue d'une chaude journée, puisqu'elle était pour tout dire plutôt courtaude et grosse, si bien qu'elle tanguait un peu en avançant. Sa robe noire, d'une austérité ecclésiastique, n'avait ni ceinture ni rien qui vînt l'égayer, sauf une touche de dentelle blanche au col et, sur la poitrine, une grande croix

métallique souvent palpée mais sans valeur intrinsèque. Ses chaussures craquelées, qui se tendaient aux coutures lorsqu'elle marchait, frappaient l'asphalte d'un pas sévère qui résonnait entre les maisons fermées. Son sac râpé, plein depuis le début de la matinée, lui imposait une légère gêne sur tribord et indiquait qu'à n'en pas douter elle avait l'habitude des fardeaux. Pourtant il y avait chez elle quelque chose de gai. Ses cheveux gris étaient rassemblés en chignon sur sa nuque, mais il restait une mèche mutine qui battait sur son front au rythme de son pas dandinant. Un humour robuste éclairait ses yeux bruns. Sa bouche, au-dessus d'un menton de lutteuse, semblait prête à sourire au moindre prétexte et à tout moment.

Parvenue à son arrêt d'autobus habituel, elle posa par terre son sac à provisions et, de la main droite, se massa la croupe juste là où elle rejoignait les reins, un geste qui lui était familier encore qu'il ne lui apportât que peu de soulagement. Le haut tabouret de l'entrepôt où elle travaillait chaque matin comme pointeuse n'avait pas de dossier et de plus en plus, elle en ressentait le manque. « Maudit », murmura-t-elle à la partie de son corps qui la gênait. L'ayant frictionnée, elle se mit à plier ses coudes noirs derrière elle comme un vieux corbeau des villes prêt à s'envoler. « Maudit », répéta-t-elle. Puis, se rendant compte soudain qu'on l'observait, elle pivota sur ses talons et leva les yeux vers l'homme solidement bâti dont la haute silhouette se dressait derrière elle.

Il était le seul autre voyageur à attendre et d'ailleurs, pour l'instant, la seule autre personne à se trouver dans la rue. Elle ne lui avait jamais parlé, et pourtant son visage lui était déjà familier : si grand, si incertain, si couvert de sueur. Elle l'avait vu la veille, elle l'avait vu l'avant-veille et, qui sait, peut-être aussi le jour d'avant – mon Dieu, elle n'était pas un agenda ambulante ! Depuis trois ou quatre jours, ce géant nerveux et désarmé, attendant un bus ou rôdant sur le trottoir devant l'entrepôt, était devenu pour elle un personnage de la rue ; et qui plus est, un personnage d'un genre qu'elle reconnaissait, même si elle n'avait pas encore repéré lequel. Elle trouvait qu'il avait l'air traqué,

comme tant de Parisiens en ce temps-là. Elle lisait une telle peur sur leurs visages, dans la façon dont ils marchaient sans oser pourtant se saluer. Peut-être était-ce la même chose partout, elle n'en savait rien. Et puis, plus d'une fois, elle avait senti l'intérêt qu'il éprouvait pour elle. Elle s'était demandé s'il était de la police. Elle avait même songé à lui poser la question, car elle avait cette effronterie des gens des villes. Son attitude lugubre évoquait la police, tout comme le costume taché de sueur et l'imperméable inutile qui pendait sur son bras comme un manteau d'uniforme. Si elle avait raison, et s'il était bien de la police, alors – et ça n'était pas trop tôt – ces idiots réagissaient enfin à la vague de pillage qui depuis des mois transformait en pétaudière son inventaire des stocks.

Mais l'inconnu la dévisageait depuis un moment. Et il continuait.

« J'ai le malheur de souffrir du dos, monsieur, finit-elle par lui confier dans son français lent et à l'articulation classique. Ce n'est pas un grand dos, mais la douleur est disproportionnée. Vous êtes médecin, peut-être ? Ostéopathe ? »

Là-dessus elle se demanda, en levant les yeux vers lui, s'il n'était pas malade et si sa plaisanterie n'était pas déplacée. Sa mâchoire et son cou luisaient d'un éclat huileux et il y avait une sorte d'obsession aveugle dans ses yeux pâles. On aurait dit qu'au-delà d'elle il contemplait quelque secret ennui qui le tracassait. Elle allait lui demander : Vous êtes peut-être amoureux, monsieur ? Votre femme vous trompe ? – et, en fait, elle envisageait de l'entraîner dans un café pour boire un verre d'eau ou une tisane – lorsqu'il se détourna avec brusquerie pour regarder derrière lui, puis par-dessus sa tête à elle, de l'autre côté. Et elle se dit qu'il avait vraiment peur, qu'il n'était pas seulement traqué mais affolé ; alors peut-être n'était-il pas du tout un policier mais un voleur – bien que la différence, elle le savait bien, ne fût souvent que légère.

« Votre nom est Maria Andreyevna Ostrakova ? » lui demanda-t-il soudain, comme si la question l'effrayait.

Il parlait français, mais elle avait compris que pas plus pour lui que pour elle ce n'était sa langue maternelle, et la

façon correcte dont il prononça son nom, y compris le patronyme, l'alerta déjà quant à son origine. Elle reconnut aussitôt l'intonation et les mouvements de la langue et elle identifia trop tard, et avec un profond tressaillement intérieur, le genre de personnage qu'elle n'avait pas réussi à cataloguer.

« Si c'est le cas, qui diable êtes-vous donc, vous ? » répliqua-t-elle, la mâchoire en avant et en le regardant de travers.

Il s'était approché d'un pas. Leur différence de taille apparut soudain absurde. Tout comme la façon dont les traits de l'homme trahissaient son caractère déplaisant. De la position inférieure où elle se trouvait, Ostrakova pouvait déceler sa faiblesse tout autant que sa peur. Son menton moite s'était crispé, sa bouche s'était tordue pour lui donner l'air fort, mais elle savait qu'il ne faisait que cacher une incurable lâcheté. On dirait un homme qui s'arme de courage pour commettre un acte héroïque, songea-t-elle. Ou bien un acte criminel. C'est un homme incapable d'une réaction spontanée, se dit-elle.

« Vous êtes née à Leningrad le 8 mai 1927 ? » demanda l'étranger.

Sans doute dit-elle oui. Par la suite elle n'en était plus sûre. Elle vit son regard effrayé se braquer sur le bus qui approchait. Et encore une indécision proche de la panique s'emparer de lui et l'idée lui vint – ce qui à la longue se révéla comme une manifestation de quasi-clairvoyance – qu'il songeait à la pousser sous les roues. Il n'en fit rien, mais il posa quand même sa question suivante en russe – et sur le ton brutal des fonctionnaires de Moscou.

« En 1956, vous a-t-on accordé l'autorisation de quitter l'Union soviétique pour aller soigner votre mari malade, le traître Ostrakov ? Et pour certaines autres raisons ?

– Ostrakov n'était pas un traître, répliqua-t-elle en lui coupant la parole. C'était un patriote. » Et d'un geste instinctif, elle ramassa son sac à provisions en serrant durement la poignée.

L'inconnu poursuivit, et d'une voix très forte, pour vaincre le vacarme du bus : « Ostrakova, je vous transmets le bonjour de votre fille Alexandra à Moscou, ainsi que de

certains services officiels ! Je désire vous parler à propos d'elle ! Ne prenez pas cette voiture ! »

L'autobus s'était arrêté. Le receveur la connaissait et lui tendait la main pour attraper son sac. Baissant la voix, l'étranger ajouta une phrase plus terrible : « Alexandra a de graves problèmes qui nécessitent l'assistance d'une mère. »

Le receveur lui criait de se dépêcher. Il parlait avec une brutalité feinte, ce qui était leur façon de plaisanter. « Allons, petite mère ! Il fait trop chaud pour l'amour ! Passez-nous votre sac et allons-y ! » cria-t-il.

Des rires éclatèrent dans l'autobus et puis quelqu'un cria une insulte – cette vieille peau qui fait attendre le monde !

Elle sentit la main de l'inconnu essayer de lui serrer le bras d'un geste malhabile, comme un soupirant maladroit cherchant à tâtons les boutons. Elle se dégagea. Elle essaya de dire quelque chose au receveur mais n'y parvint pas ; elle ouvrit la bouche, mais elle ne savait plus parler. Tout ce qu'elle réussit à faire, ce fut de secouer la tête. Le receveur lui cria encore une phrase, puis agita les mains et haussa les épaules. Les insultes fusaient : une vieille femme, ivre à midi, comme une putain ! Restant où elle était, Ostrakova regarda le bus disparaître, attendant de sentir sa vision redevenir claire et son cœur cesser de battre à tout rompre. C'est moi maintenant qui ai besoin d'un verre d'eau, se dit-elle. Je peux me protéger des forts. Mais Dieu me garde des faibles.

Elle le suivit dans le café, en boitant bas. Dans un camp de travaux forcés, exactement vingt-cinq ans plus tôt, elle s'était cassé la jambe en trois endroits sur une glissière à charbon. En ce 4 août – la date ne lui avait pas échappé – l'extrême dureté du message que lui avait transmis l'inconnu fit resurgir en elle cette ancienne sensation d'infirmité.

Le café était le dernier de la rue, sinon de tout Paris, à n'avoir ni juke-box ni éclairage au néon – et à rester ouvert en août – bien qu'il y eût des tables de billard occupées du matin au soir. Pour le reste, c'était le brouhaha matinal habituel à propos de grande politique, de pronostics de courses et de tout ce qui constituait les sujets de conversa-

tions des Parisiens ; il y avait le trio classique de prostituées bavardant entre elles et un jeune serveur maussade, en chemise douteuse, qui les conduisit aussitôt à une table dans un coin portant la mention « Réservé » sur une pancarte crasseuse offerte par Campari. Il s'ensuivit un moment de ridicule banalité. L'inconnu commanda deux cafés, mais le garçon protesta qu'à midi on ne réservait pas la meilleure table de tout l'établissement juste pour commander du café ; le patron devait payer le loyer, monsieur ! Comme l'étranger ne suivait pas ce flux de patois, Ostrakova dut traduire pour lui. L'inconnu rougit et commanda deux omelettes au jambon avec des frites ainsi que deux bières d'Alsace, tout cela sans consulter Ostrakova. Puis il disparut dans les toilettes pour raffermir son courage – persuadé sans doute qu'elle ne s'enfuirait pas – et lorsqu'il revint son visage était sec et ses cheveux roux peignés ; mais l'odeur qu'il dégagait, maintenant qu'ils étaient à l'intérieur, rappelait à Ostrakova les métros de Moscou, les trams de Moscou et les salles d'interrogatoires de Moscou. De façon plus éloquente que tout ce qu'il aurait pu lui dire, ce bref aller et retour entre les toilettes et leur table l'avait convaincue de ce qu'elle redoutait déjà : ce refus de plastronner, l'expression délibérément brutale, la lourdeur avec laquelle l'homme carrait maintenant ses avant-bras sur la table et, avec une répugnance feinte, prenait un morceau de pain dans la corbeille comme s'il trempait une plume dans l'encre – tout cela lui rappelait ses pires souvenirs de femme humiliée sous le poids de la bureaucratie malveillante de Moscou.

« Alors », fit-il en prenant du pain pour se donner des forces. Il choisit un croûton. Avec des mains comme ça, il aurait pu le broyer en une seconde, mais il choisit au contraire d'en picorer des miettes du bout de ses doigts boudinés, avec des airs de dame dans un salon de thé, comme si c'était la façon officielle de manger. Pendant qu'il grignotait, il haussait les sourcils et semblait apitoyé par son sort, moi, un étranger dans cette terre lointaine. « Sait-on ici que vous avez vécu une vie immorale en Rus-

sie ? finit-il par demander, Peut-être que dans une ville pleine de putains, ça leur est égal. »

Elle avait la réponse sur le bout de la langue : *Ma vie en Russie n'était pas immorale. C'était votre système qui était immoral.*

Mais elle ne la prononça pas et garda un silence obstiné. Ostrakova s'était déjà juré qu'elle allait mettre un frein à son caractère emporté et à sa langue trop vive ; elle s'imposait maintenant physiquement de respecter ce vœu en pinçant avec énergie, à travers sa manche, sous la table, l'intérieur de son poignet, tout comme elle l'avait fait cent fois jadis, quand ce genre d'interrogatoire faisait partie de sa vie quotidienne : « Quand avez-vous eu pour la dernière fois des nouvelles de votre mari, le traître Ostrakov ? Nommez toutes les personnes que vous avez rencontrées au cours des trois derniers mois ! » Une amère expérience lui avait enseigné aussi les autres leçons de l'interrogatoire. Et en cet instant, une partie d'elle-même les répétait. Et bien qu'en termes d'histoire cela appartînt aux générations précédentes, ces recettes lui semblaient aujourd'hui aussi lumineuses qu'hier et aussi vitales. Ne jamais répondre à la grossièreté par la grossièreté, ne jamais se laisser provoquer, ne jamais marquer de points, ne jamais se montrer spirituel, supérieur ou intellectuel, ne jamais se laisser démonter par la fureur, le désespoir ou l'élan d'un brusque espoir qu'une question par hasard pourrait faire naître. Répondre à la lourdeur par la lourdeur et à la routine par la routine. Et seulement au fond, tout au fond, préserver les deux secrets qui rendaient supportables ces humiliations. La haine qu'elle leur portait ; et l'espoir qu'un jour, quand des gouttes d'eau sans fin seraient tombées sur la pierre, elle les userait et que par un miracle involontaire né de leurs méthodes éléphantiques, elle obtiendrait d'eux la liberté qu'ils lui refusaient.

Il avait sorti un carnet. A Moscou, ç'aurait été son dossier, mais ici, dans un café de Paris, c'était un calepin de cuir noir, un objet qu'à Moscou même un fonctionnaire s'estimerait heureux de posséder.

Dossier ou carnet, le préambule était le même : « Vous êtes née Maria Andreyevna Rogova, à Leningrad, le 8 mai

1927, répéta-t-il. Le 1^{er} septembre 1948, à l'âge de vingt et un ans, vous avez épousé le traître Igor Ostrakov, capitaine d'infanterie de l'Armée rouge, né de mère estonienne. En 1950, ledit Ostrakov, alors en poste à Berlin-Est, commit la trahison de passer à l'Allemagne fasciste grâce à l'assistance d'émigrés estoniens réactionnaires, vous laissant à Moscou. Il s'est installé à Paris et a acquis par la suite la nationalité française, tout en continuant, de là, à garder le contact avec des amis antisoviétiques. A l'époque de son passage à l'Ouest, vous n'aviez pas d'enfant de cet homme. Vous n'étiez pas non plus enceinte. Exact ?

– Exact », dit-elle.

A Moscou, ç'aurait été : « Exact, camarade capitaine », ou bien « Exact, camarade inspecteur », mais dans ce bruyant café français, un tel formalisme était déplacé. Le pli de peau de son poignet s'était engourdi. Le lâchant, elle laissa la circulation se rétablir, puis en pinça un autre.

« En tant que complice de la trahison d'Ostrakov, vous avez été condamnée à cinq ans de détention dans un camp de travail, mais vous avez été libérée dans le cadre d'une amnistie suivant la mort de Staline en mars 1953. Exact ?

– Exact.

– A votre retour à Moscou, malgré le peu de chance qu'avait votre requête d'être exaucée, vous avez demandé un passeport de voyage à l'étranger pour rejoindre votre mari en France. Exact ?

– Il avait un cancer, dit-elle. Si je n'avais pas fait la demande, j'aurais failli à mon devoir d'épouse. »

Le garçon apporta les omelettes et les frites, accompagnées des deux bières d'Alsace, et Ostrakova lui demanda un thé citron : elle avait soif, mais elle n'aimait pas la bière. S'adressant au jeune homme, elle essaya en vain, par des sourires et par des regards, d'établir le contact avec lui. Mais son air dur la découragea ; elle se rendit compte qu'elle était la seule femme du café à part les trois prostituées. Tenant son carnet d'une main comme un recueil de cantiques, de l'autre l'étranger commença à manger, pendant qu'Ostrakova se pinçait plus fort le poignet, que le nom d'Alexandra palpitait dans son esprit comme une plaie

béante et qu'elle envisageait mille différents *graves problèmes* qui réclamaient *l'assistance d'une mère*.

L'étranger, tout en mangeant, poursuivait le brutal récit de son existence. Mangeait-il par plaisir, ou bien pour ne pas se faire remarquer ? Elle décida qu'il était boulimique.

« Cependant... annonça-t-il tout en mâchant.

– Cependant... murmura-t-elle machinalement.

– Cependant, malgré votre prétendue inquiétude sur le sort de votre mari, le traître Ostrakov, continua-t-il la bouche pleine, vous n'en avez pas moins noué des relations adultères avec le prétendu étudiant en musique Glikman Joseph, un Juif condamné quatre fois pour comportement antisocial, que vous aviez rencontré durant votre détention. Vous avez cohabité avec ce Juif dans un appartement. Exact ou faux ?

– Je me sentais seule.

– En conséquence de cette union avec Glikman, vous avez donné naissance à une fille, Alexandra, à la maternité de la Révolution d'Octobre à Moscou. Le certificat de naissance était signé de Glikman Joseph et d'Ostrakova Maria. La fille a été inscrite sous le nom du Juif Glikman. Exact ou faux ?

– Exact.

– Cependant, vous insistiez toujours pour qu'on vous délivre un passeport pour un voyage à l'étranger. Pourquoi ?

– Je vous l'ai dit. Mon mari était malade. C'était mon devoir d'insister. »

Il prit une nouvelle bouchée, et avec si peu de retenue qu'elle eut un aperçu sur ses nombreuses mauvaises dents. « En janvier 1956, poursuivit l'homme, dans un geste de clémence, on vous a accordé un passeport à condition que l'enfant Alexandra reste à Moscou. Vous avez dépassé la date autorisée et vous êtes restée en France, abandonnant votre enfant. Exact ou faux ? »

Les portes et le mur donnant sur la rue étaient vitrés. Un grand camion vint se garer devant le café qui s'assombrit soudain. Sans douceur le jeune serveur posa le thé sur la table.

« Exact », répéta-t-elle, mais elle réussit à regarder son interlocuteur, sachant ce qui allait suivre, se forçant à lui

montrer que sur ce point du moins elle n'avait ni doute ni regrets. « Exact, reprit-elle d'un ton de défi.

– Pour que les autorités donnent une suite favorable à votre demande, vous avez signé l'engagement avec les services de sécurité de l'Etat de vous acquitter pour eux de certaines tâches lors de votre séjour à Paris. Un, de persuader votre mari, le traître Ostrakov, de rentrer en Union soviétique...

– De tenter de le persuader, le reprit-elle avec un pâle sourire. Il n'a pas voulu écouter cette suggestion.

– Deux, vous étiez chargée aussi de fournir des renseignements sur les activités de personnalités appartenant à des groupes d'émigrés revanchards antisoviétiques. Vous avez adressé deux rapports sans aucun intérêt et ensuite rien. Pourquoi ?

– Mon mari méprisait ces groupes et avait coupé tout contact avec eux.

– Vous auriez dû participer aux activités de ces groupes sans lui. Vous avez signé le document et négligé de vous acquitter de votre tâche. Oui ou non ?

– Oui.

– Et pour cela vous abandonnez votre enfant en Russie ? A un Juif ? Afin de consacrer votre attention à un ennemi du peuple, à un traître ? Pour cela vous négligez votre devoir ? Vous dépassez la période autorisée, vous restez en France ?

– Mon mari était mourant. Il avait besoin de moi.

– Et l'enfant Alexandra ? Elle n'avait pas besoin de vous ? Un mari mourant est plus important qu'une enfant vivante ? Un traître ? Un homme qui conspire contre le peuple ? »

Lâchant son poignet, Ostrakova prit son thé d'un geste délibéré et regarda le verre s'élever lentement vers son visage, la rondelle de citron flottant à la surface ; à travers la paroi, elle apercevait le sol de mosaïque mal lavé et au-delà, le visage aimé, farouche et bienveillant de Glikman, penché sur elle, l'exhortant à signer, à partir, à jurer tout ce qu'ils lui demandaient. La liberté d'un seul est plus importante que l'esclavage de trois, avait-il murmuré ; une

enfant née de parents tels que nous ne peut prospérer en Russie, que tu restes ou que tu partes ; pars et nous ferons de notre mieux pour te suivre ; signe n'importe quoi, pars et vis pour nous tous, si tu m'aimes, va...

« C'était encore une époque difficile, dit-elle enfin à l'inconnu, presque comme si elle évoquait des souvenirs. Vous êtes trop jeune. C'était une époque difficile, même après la mort de Staline : encore très difficile.

– Est-ce que le criminel Glikman continue à vous écrire ? demanda l'étranger d'un air supérieur et entendu.

– Il n'a jamais écrit, dit-elle, mentant. Comment pourrait-il écrire, un dissident soumis à tant de restrictions ? La décision de rester en France, je l'ai prise seule. » Peins-toi sous des couleurs noires, se dit-elle. Fais tout ton possible pour épargner ceux qui sont sous leur coupe.

« Je n'ai aucune nouvelle de Glikman depuis mon arrivée en France, il y a plus de vingt ans, ajouta-t-elle, rassemblant son courage. J'ai appris indirectement qu'il était furieux de mon attitude antisoviétique. Il ne voulait plus me connaître. Dans le fond de son cœur il souhaitait déjà s'amender à l'époque où je l'ai quitté.

– Il n'a jamais écrit à propos de l'enfant que vous avez eu ensemble ?

– Il n'a pas écrit, il n'a pas envoyé de message. Je vous l'ai déjà dit.

– Où est votre fille maintenant ?

– Je ne sais pas.

– Vous avez reçu des messages d'elle ?

– Bien sûr que non. J'ai seulement appris qu'elle était entrée dans un orphelinat d'Etat et qu'elle avait pris un autre nom. Je suppose qu'elle ne connaît même pas mon existence. »

L'étranger se remit à manger d'une main, pendant que l'autre tenait le carnet. Il s'emplissait la bouche, mâchait un peu, puis prenait une gorgée de bière pour faire passer le tout. Mais le sourire supérieur était toujours là.

« Et maintenant c'est le criminel Glikman qui est mort », annonça l'inconnu, révélant son petit secret. Il poursuivit son repas.

Ostrakova regretta soudain que les vingt ans n'en fussent pas deux cents. Elle aurait voulu que jamais, après tout, le visage de Glikman ne se fût penché sur elle, elle aurait voulu ne jamais l'avoir aimé, ne jamais s'être attachée à lui, n'avoir jamais fait la cuisine pour lui, ni s'être enivrée avec lui jour après jour dans sa chambre d'exilé où ils vivaient de la charité de leurs amis, privés du droit de travailler, d'avoir d'autre activité que de faire de la musique et l'amour, de s'enivrer, de marcher dans les bois et de voir leurs voisins leur battre froid.

« La prochaine fois que j'irai en prison, ou que tu iras, de toute façon ils l'emmèneront. Alexandra est perdue dans tous les cas, avait dit Glikman. Mais toi, tu peux te sauver.

– Je le déciderai quand je serai là-bas, avait-elle répondu.

– Décide maintenant.

– Quand je serai là-bas. »

L'étranger repoussa son assiette vide et reprit à deux mains son petit carnet français. Il tourna une page, comme s'il abordait un nouveau chapitre.

« A propos maintenant de votre fille criminelle Alexandra, annonça-t-il la bouche pleine.

– *Criminelle ?* » murmura-t-elle.

A sa stupéfaction, l'inconnu débitait tout un autre chaquet de crimes. Et Ostrakova, cependant, perdait son dernier contact avec le présent. Ses yeux fixaient le sol de mosaïque et elle remarquait les pattes de langoustines et les morceaux de pain. Mais son esprit se retrouvait devant le tribunal de Moscou, où l'on répétait son procès. Si ce n'était pas le sien, alors c'était celui de Glikman – et pourtant non, il ne s'agissait pas de celui de Glikman. Alors de qui ? Elle se souvenait de procès auxquels ils avaient assisté tous deux en spectateurs importuns. Les procès d'amis, même s'ils n'étaient des amis que par accident, des gens qui avaient mis en doute le droit absolu des autorités ; quelqu'un qui avait adoré quelque dieu inacceptable ; ou bien qui avait peint d'une main criminelle des peintures abstraites ; ou alors qui avait publié des poèmes d'amour dangereux sur le plan politique. Les clients qui bavardaient dans le café devinrent la claque railleuse de la police d'Etat : le bruit

des boules qui s'entrechoquaient sur les tables de billard devint le fracas des portes de fer qui se refermaient. Tel jour, pour s'être échappée de l'orphelinat d'Etat dans la rue Untel, tant de mois de détention corrective. A telle date, pour avoir insulté les organes de la sécurité d'Etat, tant d'autres mois, prolongés pour mauvaise conduite et suivis de tant d'années d'exil intérieur. Ostrakova sentait son estomac se retourner ; elle crut qu'elle allait être malade. Elle porta les mains à son verre de thé et vit des marques rouges de pinçons sur son poignet. L'inconnu poursuivait sa récitation tandis qu'elle entendait sa fille se faire décerner deux ans de plus pour avoir refusé d'accepter un emploi à l'usine Untel ; la pauvre, et pourquoi ne pas refuser ? Où avait-elle appris cela ? se demanda Ostrakova, incrédule. Qu'était-ce donc que Glikman avait enseigné à l'enfant, durant la brève période avant qu'on ne la lui enlève ; qui l'avait marquée de son empreinte et fait échec à tous les efforts du système ? La peur, l'exultation, la surprise se mêlaient dans l'esprit d'Ostrakova, jusqu'au moment où un propos de l'étranger refoula toutes ces émotions.

« Je n'ai pas entendu, murmura-t-elle après une éternité. Je suis un peu désorientée. Voulez-vous répéter ce que vous venez de dire ? »

Il le redit et elle leva les yeux en le dévisageant, s'efforçant de penser à tous les trucs contre lesquels on l'avait mise en garde, mais ils étaient trop nombreux et elle avait perdu son habileté. Elle n'avait plus le talent de Glikman – si elle l'avait jamais eu – pour déchiffrer leurs mensonges et jouer leur jeu avec un coup d'avance sur eux. Elle savait seulement que pour se sauver et pour retrouver son cher Ostrakov, elle avait commis un grand péché, le plus grand qu'une mère puisse commettre. L'inconnu avait commencé à la menacer, mais pour une fois la menace semblait sans objet. Au cas où elle refuserait sa collaboration – disait-il – un exemplaire de l'engagement qu'elle avait signé pour les autorités soviétiques parviendrait à la police française. Des copies de ses deux rapports inutiles (rédigés, elle le savait bien, dans le seul but de faire tenir ces brigands tranquilles) circuleraient parmi les émigrés survivants à

Paris – mais, Dieu sait qu’il n’y en avait plus beaucoup de ceux-là maintenant ! Pourtant, pourquoi devrait-elle céder à la pression afin d’accepter un cadeau d’une valeur si incommensurable – alors que, par un acte de clémence inexplicable, cet homme, ce système lui offraient une occasion de se racheter et de racheter son enfant ? Elle savait que ses prières de jour et de nuit pour être pardonnée avaient été exaucées, les milliers de cierges, les milliers de larmes. Elle le fit répéter une troisième fois. Elle le fit reposer le carnet qui dissimulait en partie son visage au teint de roux et elle vit que sa bouche molle esquissait un demi-sourire et que, stupidement, il semblait quémander son absolution alors même qu’il répétait sa question, celle que Dieu sans doute lui soufflait.

« A supposer qu’il ait été décidé de débarrasser l’Union soviétique de cet élément perturbateur et asocial, aimeriez-vous que votre fille Alexandra suive vos traces jusqu’ici en France ? »

Pendant des semaines après cette rencontre, et durant toutes les activités discrètes qui en résultèrent – visites surprises à l’ambassade soviétique, formulaires à remplir, déclarations à signer, certificat d’hébergement, le laborieux jeu de piste à travers la succession des ministères français – Ostrakova suivit ses propres démarches comme si c’étaient celles d’une autre. Elle priait souvent, mais même dans ses prières, elle adoptait une attitude de conspiratrice, les répartissant entre plusieurs églises russes orthodoxes de façon que dans aucune on ne l’observât en proie à une crise de piété excessive. Certaines des églises n’étaient rien de plus que de petits hôtels particuliers répartis dans le XVI^e et le XV^e arrondissement, avec les croix grecques en contre-plaqué bien reconnaissables, et sur les portes, de vieux avis en russe, détrempés par la pluie, demandant des logements à bon marché et proposant des leçons de piano. Elle se rendit à l’église des Russes à l’étranger, à l’église de l’Apparition de la Sainte Vierge et à l’église de Saint-Séraphin-de-Sarov. Elle alla partout. Elle tirait les sonnettes jusqu’à ce que quelqu’un vînt, un bedeau ou une femme

